



**Un peu de boue, un bout de ciel. Les valeurs  
imaginaires de l'eau et de la terre dans la conversion de  
J.-K. Huysmans**  
Daniel-Rolland Roche

► **To cite this version:**

Daniel-Rolland Roche. Un peu de boue, un bout de ciel. Les valeurs imaginaires de l'eau et de la terre dans la conversion de J.-K. Huysmans. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1994, pp.103–132. hal-02170732

**HAL Id: hal-02170732**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02170732>**

Submitted on 5 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# VI

---

**DANIEL-ROLLAND ROCHE**

*Un peu de boue, un bout de ciel...*

# Un peu de boue, un bout de ciel. Les valeurs imaginaires de l'eau et de la terre dans la conversion de J.-K. HUYSMANS

---

Daniel-Rolland ROCHE  
Département de Lettres Modernes  
Université de La Réunion

## 1. Introduction

L'association de l'eau et de la terre, dans l'imaginaire, aura une signification généralement positive pourvu que ces deux éléments entrent dans des proportions relativement égales. C'est ce qui est attesté a contrario par cette remarque de Gaston Bachelard :

« Un déficit de peine et de larmes, l'homme est sec, pauvre, maudit. Un peu trop de larmes, un manque de courage et de raidissement dans l'argile, c'est une autre misère... »

*L'eau et les rêves*, p. 151

Ce qui est vrai pour l'ontologie, est d'abord vrai pour une physique élémentaire qui envisage l'union de l'eau et de la terre. « L'union de l'eau et de la terre donne la pâte », écrit G. Bachelard dans *L'eau et les rêves* (p. 152), et il précisera dans un ouvrage ultérieur :

« Une pâte malheureuse suffit à donner à un homme malheureux la conscience de son malheur ».

*La terre et les rêveries de la volonté*, p. 113

Or, qu'est-ce qui peut donner une « pâte malheureuse » sinon une mésalliance des deux éléments... ? Si, comme l'affirme G. Bachelard, un mélange de deux matières élémentaires « est toujours un mariage » (*L'eau et les rêves*, p. 129), ce « mariage », pour réussir et pour durer devra être harmonieux. En continuant l'analogie, on pourrait dire que les deux éléments doivent s'entendre et ne pas avoir de rapports conflictuels. L'imaginaire sexualise volontiers les matières fondamentales, G. Bachelard l'a montré à plusieurs reprises, et le terme mariage est ici suffisamment explicite. Dans le chapitre IV de *L'eau et les rêves*, intitulé « Les eaux composées », il a surtout insisté sur des associations dans lesquelles l'équilibre des deux éléments détermine une affectivité et une sensibilité elles-mêmes équilibrées. Il a surtout commenté des compositions bénéfiques.

La pâte se trouve ainsi reliée à la rêverie pétrissante, à l'action dynamique de modeler et de créer. Et le limon est par excellence une pâte qui tient ses promesses de fécondité. Mais, quoique Bachelard ne s'y attarde pas beaucoup, il est aisé de se représenter qu'une pâte trop humide rend impossible la réalisation d'un projet. Cela donne l'idée d'un écroulement au fur et à mesure de la construction, d'une déperdition d'énergie à cause d'une matière trop fluide. C'est « *le manque de raidissement dans l'argile* »...

L'inverse, une pâte trop sèche, renvoie pareillement à un échec, mais alors, cette fois, à cause d'une destruction par craquelure et émiettement. Ce sont bien deux misères symétriques qui laissent supposer que l'union de l'eau et de la terre ne peut avoir une signification positive que si de justes proportions, dans la combinaison des deux matières, sont préservées.

De Huysmans, on peut dire qu'il a une profonde aversion de la terre. Une aversion dramatique, qui fait que cette matière est en somme, a priori, chargée de valeurs négatives et même morbides. Dans une étude spécifique consacrée à l'eau, nous verrions que certaines qualités de liquides peuvent, dans l'imaginaire huysmansien, être reliés à des états psychologiques au moins satisfaisants, à défaut d'être heureux puisque le bonheur chez Huysmans est toujours fragile et éphémère. L'aversion de la terre va entraîner la dévalorisation de l'association. La négativité de la terre anéantira toutes les qualités potentielles de l'eau. C'est une eau dépourvue de tout mérite qui s'associera à une matière aussi maléfique que la terre. Et, d'une manière réciproque, la dévalorisation de cette association vérifiera la profonde répulsion que Huysmans éprouve à l'égard de la terre. La désunion n'est explicable que par les méfaits excessifs de l'un des deux éléments.

En premier lieu, ce sont les inconvénients rencontrés dans la réalité qui introduisent un rapport implicite avec la malédiction qui semble peser irrémédiablement sur l'association de l'eau et de la terre. Cela nous amènera à parler des intempéries, particulièrement redoutables pour le personnage huysmansien lorsque la pluie a rendu le sol fangeux et que ses déplacements sont malaisés.

En deuxième lieu, ces avatars bien concrets pourront être évoqués de façon plus indirecte avec un sens moral et métaphysique, par une série de métaphores qui seront l'expression d'une détresse psychologique. Le personnage huysmansien craint la dissolution de sa propre substance dans l'eau, craint la disparition de son être<sup>1</sup>. Mais il craint tout autant, sinon davantage, l'enlèvement qui présente pour lui une menace plus forte. Et il existe un registre particulier de métaphorisations liées à la tristesse et au marasme, exprimant le pessimisme fondamental de Huysmans, concernant l'association de l'eau et de la terre quand il en résulte de la

---

1. Pour exprimer un tel état ontologique négatif, Huysmans emploie volontiers les verbes « diluer » et « dissoudre ».

boue. La boue a toujours une signification péjorative, et elle exprimera une très nette condamnation morale.

Mais, conformément à l'axiome bachelardien selon lequel : « *une matière<sup>2</sup> que l'imagination ne peut faire vivre doublement ne peut jouer le rôle psychologique de matière fondamentale* ». (*L'eau et les rêves*, p. 17), l'association de l'eau et de la terre doit, à un moment donné, prendre une signification positive. Ainsi pourra-t-elle acquérir, précisément, une importance existentielle primordiale, et cela marquera qu'un équilibre psychologique, même timide et précaire, aura pu être atteint. Il s'agit là encore d'une de ces transmutations de valeur qui, selon notre hypothèse, doit être mise en correspondance avec la conversion. Mais il s'agit aussi d'une aspiration plus ancienne à conjurer les vicissitudes de l'existence qui transparaît dans ce désir récurrent de parvenir à une berge, un havre, une rade, un port. Et ce serait là l'expression proprement huysmansienne d'un compromis acceptable entre l'eau et la terre.

## 2. Misères physiques et misères métaphysiques

### 2.1. *Les expériences concrètes*

Dans les livres de Huysmans, il est assez rare que les protagonistes soient confrontés à la nature et rencontrent des difficultés du fait des manifestations réelles des éléments. Cela s'explique aisément par l'importance de l'introspection, par la place accordée aux considérations esthétiques et autres. Huysmans est un citadin dont la vie, à tous égards, se déroule essentiellement à l'intérieur. Mais justement, l'obligation de sortir par mauvais temps apparaîtra d'autant plus comme un supplice.

Dans *Sac au dos* (dans la version publiée en 1880 par le groupe réuni autour de Zola : *Les soirées de Médan*), nous trouvons cette remarque apparemment anodine : « *Il avait*

---

2. Ce qui est vrai pour une matière est également vrai pour l'association de deux matières.

*marché, mêlé aux régiments, dans de la terre grasse... »* (p. 228), à propos du récit que fait « *de la bataille où il s'était trouvé* » (p. 227) un des compagnons de chambrée d'Eugène Lejantel. Si nous reproduisons l'intégralité de la citation :

« Il avait marché, mêlé aux régiments, dans de la terre grasse, ne voyant aucun prussien, ne sachant où il était, entendant à ses côtés des gémissements traversés par des cris brefs, puis des soldats placés devant lui s'étaient tout à coup retournés et dans la bousculade d'une fuite, il avait été, sans le savoir, jeté par terre ».

*Sac au dos*, p. 228

Nous voyons qu'il peut y avoir une corrélation entre la mention de la terre grasse et la situation absurde et tragique du malheureux soldat. La terre grasse, molle et gluante, épaisse et lourde, est donnée simultanément avec l'expression d'une errance, d'une perte, d'une solitude. Certes, il n'y a rien de plus qu'une concomitance, mais celle-ci peut prendre une certaine importance si l'on considère que l'épisode narré de la bataille de Froeschwiller ne se trouve pas dans la première version de la nouvelle (publiée en 1878 à Bruxelles), et que le piètre héros de cet épisode est un garçon épicier fort peu préparé à une telle épreuve.

Après avoir passé une journée monotone et contrariante (le chef du bureau où il est commis aux écritures lui a fait refaire son travail), M. Folantin se retrouve par mauvais temps dans la rue :

« Enfin la journée s'était terminée et, sous le ciel bas, en plein milieu des rafales, M. Folantin avait dû piétiner dans des parfaits de fange, dans des sorbets de neige, pour atteindre son logis et son restaurant et voilà que, pour comble, le dîner était exécrable et que le vin sentait l'encre ».

*A vau l'eau*, I, p. 11

L'ironie des « *parfaits de fange* » et des « *sorbets de neige* », qui réside dans la comparaison explicite entre un

composé d'eau et de terre pour la première expression, un aspect et une consistance d'eau congelée pour la seconde, et des desserts, est accentuée par le contraste qui s'instaure avec la médiocrité du repas évoqué à la suite. Ici encore une corrélation peut être faite entre les difficultés existentielles (les misères de la vie d'un employé célibataire) et la mention d'un compromis déprécié de l'eau et de la terre.

Plus complexe à analyser, au début du chapitre XI d'*A rebours* (p. 189), est cette description du temps « *atroce* » qui sévit :

« Le temps était, depuis une semaine déjà, atroce. Des fleuves de suie roulaient, sans discontinuer, au travers des plaines grises du ciel, des blocs de nuées pareils à des rocs déracinés d'un sol ».

Où l'on trouve, avec les « *fleuves de suie* », la co-présence, sinon de l'eau et de la terre, au moins de l'eau et d'une matière dont l'aspect et la consistance peuvent être rapprochés de ceux de la terre. Il faut faire deux remarques :

- 1/ Des Esseintes qui était malade « *se rétablit en quelques jours* » (pp. 188-189) et ce rétablissement qui n'est pas dû au médecin, est peut-être dû à ces phénomènes climatiques particuliers et surprenants. Des Esseintes ordonne à ses domestiques de préparer ses bagages et s'emploie « *à scruter les nuages d'un air tout à la fois impatient et satisfait* » (p. 189).
- 2/ Des Esseintes attend le changement du temps pour partir réellement, très exactement, il attend qu'une pluie « *fine, pénétrante, aiguë* » (pp. 189-190) succède aux « *fleuves de suie* ».

Il s'avère donc qu'il y a une sorte de réciprocité entre le dérèglement climatique et la santé revenue de Des Esseintes, mais qu'il n'affrontera pas les intempéries paroxystiques d'abord indiquées. Des Esseintes vit à rebours de la nature (il veille la nuit et dort le jour, par exemple) et cela se trouve



corroboré ici par son état physique qui s'améliore avec le mauvais temps. Mais, si le temps « *atroce* » peut lui donner paradoxalement envie de voyager, il attend un adoucissement climatique pour le faire. On peut dire que nous avons ici une illustration remarquable de la désorganisation physique et mentale du personnage, mais que, d'une manière sous-jacente, il reste peut-être une sourde aversion pour ce composé peu engageant d'eau et de suie, rappelant d'autant mieux l'eau et la terre qu'il est question de « *blocs de nuées pareils à des rocs déracinés d'un sol* ».

Il est pertinent de remarquer que dans les occurrences qui viennent d'être examinées, il y a un phénomène de coloration qui joue un rôle non négligeable. La « *terre grasse* » apparaît sombre, la « *fange* » probablement aussi, et indubitablement les « *fleuves de suie* » introduisent la couleur noire. Il faut également ajouter la sensation cénesthésique du froid que l'on trouve mise en relief dans la comparaison des desserts glacés formulée à propos de M. Folantin. Nous pouvons avancer, à titre d'hypothèse, que la terre obscurcit l'eau et que l'eau refroidit la terre. Ainsi ces deux matières additionnent-elles, en se combinant l'une à l'autre, des carences et des inconvénients. L'on ne s'étonnera donc pas de trouver dans « *Cauchemar* » (*Croquis parisiens*, p. 157) l'évocation d'un marais accumulant les signes négatifs de l'association de l'eau et de la terre. Cette accumulation étant impliquée par la nature si particulière d'un tel endroit :

« ...à cette moderne vision des anciens âges, succéda un paysage atroce, un marais d'eau stagnante, morne et noire ; cette eau s'étendait jusqu'à l'horizon fermé par un ciel semblable à un panneau d'ébène, d'une seule pièce, sans blanche soudure de Voie Lactée, sans vis argentée d'étoiles ».

Cette évocation exprime sans doute le paroxysme de l'aversion portée par Huysmans à ces « *eaux composées* ». Dans d'autres textes, rien ne permettra de relier les combinaisons de l'eau et de la terre au sombre et au froid. Mais il n'en reste pas moins vrai que les difficultés de déplacement

occasionnées par les intempéries pourront avoir des conséquences importantes. Dans *En rade*, les pluies insistantes qui marquent au chapitre IX la fin de l'été, vont contribuer à accroître le malaise de Jacques Marle en le condamnant à l'immobilité, et à accentuer encore (p. 189) son aversion pour la campagne qui, dans ce livre, est réellement une aversion pour la terre :

« La campagne était sinistre ; sous un ciel gris, très bas, des nuages pareils à des fumées d'incendie fuyaient en hâte et s'écrêtaient sur des côtes lointaines dont les caillasses dégoulaient dans des flots de boue....[...] Il devenait de plus en plus impossible de mettre, sans s'enliser, les pieds dehors ».

Dans *L'Oblat*, les intempéries rendent difficile à Durtal le trajet de chez lui jusqu'à l'abbaye pour assister aux offices :

« ...mais il y avait pis que ce froid sec et déchirant, il y avait le dégel. Alors le Val des Saints tournait au cloaque ; on piétinait dans la boue, sans en sortir ».

*op. cit.*, VII, p. 231

Mais, pour le converti, ce ne sont sans doute que des désagréments passagers, car l'on ne peut plus les relier, comme pour le garçon épicier, pour M. Folantin, pour le rêveur des *Croquis parisiens* et pour Jacques Marle, à des situations largement déterminées par une détresse morale. Le cas de Des Esseintes peut être mis à part, mais si au chapitre XI d'*A rebours* il éprouve le besoin de voyager, c'est que sa fabuleuse maison de Fontenay au lieu de lui procurer les satisfactions escomptées a contribué peu à peu à la dégradation de sa complexion fragile et bizarre.

## 2.2. Les métaphores diverses

Nous voulons montrer maintenant, par quelques exemples, que la disqualification qui porte généralement sur les compositions d'eau et de terre, se retrouve dans des métaphores

variées qui renvoient plus ou moins directement à l'association des deux matières. La disqualification va porter expressément sur le domaine moral et spirituel au lieu d'être relative aux expériences concrètes. Nous traiterons dans l'alinéa suivant de la péjoration spécifique qui est exprimée par les métaphores de la boue. Nous verrons qu'il s'agit de métaphores plus homogènes et plus fréquentes que celles qui nous occupent maintenant. Mais la distinction n'a pas, en principe, lieu d'être faite pour d'autre raison que la clarté de l'exposé, puisque les deux séries de figures ont les mêmes significations négatives et qu'elles renvoient aux mêmes matières.

Dans la première version de *Sac au dos*, le séjour du narrateur à Evreux est d'abord marqué par la séparation d'avec son compagnon dénommé Pardon. Le premier est hébergé dans le collège de la ville tandis que le second est admis à l'hôpital. Ce collège est un ancien couvent et le narrateur recopie sur un mur du cloître un poème (qualifié de « *désordre poétique* », p. 168) autrefois écrit par les moines. Le premier vers du deuxième quatrain est celui-ci : « *On monte au ciel par un chemin de pleurs* ». Sans doute l'association n'est-elle pas nette, cependant l'on peut déceler une allusion à la terre dans l'expression de la difficulté à gravir avec effort une pente (« *On monte par un chemin* »), et, sous l'espèce des « *pleurs* », l'eau est bien présente. Le narrateur se moque de ces vers, mais la suite de cette étude montrera que la conversion aussi est un « *chemin de pleurs* » et que cette métaphore naïve avait un sens prémonitoire.

On peut dans l'immédiat rapprocher ce parcours difficile placé sous le signe de l'eau et de la terre, de la métaphore qui, dans le texte « *Obsession* » (*Croquis parisiens*, p. 143), exprime le malaise d'un retour à Paris, d'une reprise des activités quotidiennes après un éloignement et une période de repos :

« Tout me revient ; je compte les courses en quête d'argent ; je prévois les offres avides, les refus presque courtois, les généreux conseils, toute la lente sentine de l'inexorable existence dans laquelle je dois à nouveau plonger ».

C'est ici l'expression d'un parcours inverse. Quoique « sentine » n'évoque aucunement la terre, il y a l'idée d'eaux sales, d'eaux mêlées. Or, il est curieux que dans *En rade*, Huysmans faisant allusion à des problèmes pécuniaires similaires rencontrés par Jacques Marle, lui prête la pensée qu'un achat récemment fait (celui de la feuille de vin) « *achèverait de draguer sa bourse* » (chap. VI, p. 138). Nous pouvons admettre que ces métaphores ont une signification négative même si l'association de l'eau et la terre n'est pas très explicite.

C'est dans *En rade* que nous trouvons la première utilisation métaphorique du verbe décanter. La décantation est l'opération qui vise à séparer l'eau d'autres corps qu'elle contient en suspension, et en particulier de la terre. Vers la fin de l'avant dernier chapitre de ce livre, Jacques Marle envisage (chap. XI, p. 244) son prochain départ de Lourps pour Paris :

« ...ce départ ferait-il taire la psalmodie de ses pensées tristes et décanterait-il cette tristesse d'âme dont il accusait la défection de sa femme d'être la cause ? »

Ce qui suit laisse à penser que la question n'a pas de réponse positive puisque le personnage constate que sa vie conjugale est définitivement compromise. La « *décantation de (sa) détresse d'âme* » ne se produira donc pas.

Dans un article intitulé « les déterminations imaginaires de la conversion de J.-K. Huysmans : les deux étangs d'*En route* »<sup>3</sup> nous avons longuement analysé la conversion envisagée comme un processus de décantation. Dieu seul est à même d'extirper la « *tristesse d'âme* » des personnages huysmansiens.

Si la conversion consiste en une décantation (le dépôt obtenu sera constitué par les fautes), celle-ci, dans le cas de Huysmans, met longtemps à être définitive (il faut attendre les derniers livres : *Sainte Lydwine de Schiedam*, *L'Oblat*, et *Les foules de Lourdes* pour qu'elle soit suffisamment assurée). Le dépôt des vices, des erreurs, des péchés accumulés au fond de

3. Article inédit qui a fait l'objet d'une communication à la « Société J.-K. Huysmans » le 10/1/79.

soi-même est une menace d'enlissement et d'inertie qui est encore redoutée dans *La cathédrale* :

« J'ai peur de l'avenir et de son ciel chargé et j'ai peur de moi-même car je me dissous dans l'ennui et je m'enlise ».

*op. cit.*, XII, p. 115, 2<sup>e</sup> partie.

Quand Huysmans sera plus affermi dans sa foi, la composition répugnante de l'eau et de la terre n'exprimera plus une déréliction personnelle, mais le mépris et la réprobation d'un monde qu'il déteste :

« ...la foi s'affaiblissait ; elle allait se traîner pendant deux siècles, pour finir par choir dans ce cloaque déterré du paganisme que fut la Renaissance ».

*Sainte Lydwine de Schiedam*, I, p. 40.

\*

Le paysage de la campagne de Lourps qui est décrit au début du chapitre VII d'*En rade* (p. 147) :

« ...des nuages coururent, dessinèrent des continents dans ces mers de ciel dont le bleu apparaissait en des golfes déchirés de caps ».

Est assez étrange à cause de cette confusion d'eau et de terre, qui reflète probablement la confusion psychologique qui est fréquemment celle de Jacques Marle. Immédiatement après ces lignes, sur la même page, il est question de « *ces alluvions de l'espace* » qui semblent ne pas être à leur place, comme s'ils étaient en trop, comme s'il s'agissait d'une surcharge qui rendrait le ciel pesant. Et, en effet, la description est close par cette constatation : « *L'atmosphère était étouffante* ».

Ce spectacle est réel, mais la mention des « *alluvions de l'espace* » est une transposition qui associe l'eau et la terre en exprimant l'idée d'un dépôt hétéroclite et gênant. Dans une métaphore tirée du livre qui retrace la conversion nous retrouverons la même idée et le même terme :

« ...c'était avec l'entassement des années, de successives alluvions de fautes... »

*En route*, II, p. 64, 2<sup>e</sup> partie.

Et il s'agira d'une aggravation du discrédit qui porte sur ce composé particulier d'eau et de terre que sont les alluvions.

Mais la conversion est, d'une certaine manière, la réconciliation de l'imaginaire, et donc la réconciliation de l'eau et de la terre. Cela veut dire que le « *chemin de pleurs* » par lequel « *on monte au ciel* », auquel renverra cet aphorisme du converti :

« C'est par les marches de la souffrance que l'on fait l'ascension des joies ».

*Sainte Lydwine de Schiedam*, IV, p. 104.

Est certes un parcours pénible, de même que la décantation est une opération délicate ; mais que ce sont aussi des épreuves au terme desquelles les incompatibilités fondamentales de l'eau et de la terre sont supprimées. Cette suppression des incompatibilités pouvait déjà être perceptible dans cette métaphore d'*En route* :

« A ce moment-là, Durtal se sentait soulevé et il se criait : mais il est impossible que les alluvions de la foi qui ont créé cette certitude musicale soient fausses ».

*op. cit.*, II, p. 50.

Durtal, « à ce moment-là » écoute les chants liturgiques à Saint-Séverin. C'est le premier indice que l'eau et la terre peuvent avoir une signification positive, mais, on le voit, cela n'est vrai que pour un être qui n'est plus, pour un temps, en conflit avec lui-même.

### 2.3. *Les métaphores de la boue*

Le chapitre V de *La terre et les rêveries de la volonté* s'intitule : « Les matières de la mollesse, la valorisation de la boue ». Ce titre indique clairement que Bachelard étudie plus

particulièrement les images et formulations littéraires renvoyant à un état psychologique satisfaisant et même heureux. Il montre notamment comment le gluant et le poisseux peuvent être sublimés par l'imagination matérielle pour transmettre le sentiment d'une appropriation du monde par le travail. C'est ce qu'il appelle d'une jolie formule : « *la domination intellectuelle du visqueux* » (p. 125). Il n'est en effet pas de matière, fût-elle immonde, qui ne puisse être pétrie et transformée pour la réalisation d'un projet.

Mais certaines imaginations, et principalement celle de Huysmans, répugnent à cette « manipulation » de la pâte, jugée a priori salissante et dégradante. D'où, comme le remarque G. Bachelard à la page 111 du même livre, le sens scatologique de nombreuses injures humaines. Si l'injure est à coup sûr la marque du mépris envers celui à qui elle s'adresse, elle est aussi la marque du mépris et de la disqualification de la substance qu'elle désigne directement. C'est une matière immonde qui caractérisera le mieux un individu jugé lui-même immonde, et donc assimilé à un immondice. Mais c'est sans doute atteindre alors, comme le dit Bachelard, à une « *sur-misère* » (p. 128). Il faut d'abord avoir une forte répulsion à l'égard d'une substance pour en faire l'instrument d'une condamnation rédhitoire.

Dans la seconde version de *Sac au dos*, les recrues stationnent près de Châlons, E. Lejantel est malade, et, comme l'hôpital est plein, il est admis dans une « *ambulance* » (p. 149). Dans cette chambrée de vingt et un soldats, le narrateur a pour voisin de lit un Clairon qui est dans le civil : « *rapetasseur de savates le jour, rapetasseur de filles la nuit* » (p. 152). On aura compris qu'il est à la fois savetier et souteneur. Et celui-ci :

« ...racontait le plus naïvement du monde la façon dont il se ventrouillait dans la fange... »

*op. cit.*, p. 152

La luxure est donc assimilée par Huysmans à l'action de se vautrer dans la fange, peut-être à la manière des cochons qui ont la mauvaise réputation d'être des animaux sales... Ici,

l'esprit narquois de l'auteur atténue le caractère méprisant de l'allusion, et il n'est pas exclu qu'un tel comportement soit secrètement envié par celui qui écoute la relation des activités du proxénète. Mais une péjoration latente ne fait pas de doute car l'analogie avec les moeurs des porcins — stéréotype du reste sans originalité — ne peut être que négative.

Cette péjoration deviendra une véritable condamnation morale dans l'esprit de M. Desableau jugeant Mélie, la compagne de Cyprien qui est une ancienne prostituée, dans *En ménage* :

« ...un honnête homme serait bien malheureux s'il lui fallait vivre de la sorte avec une fille - le restant de tout le monde, une créature, une boue... »

*op. cit.*, XIII, p. 318

Dans le même livre, la boue ne sert pas seulement à disqualifier la luxure, il y a une extension du mépris et de la condamnation à l'existence en général. Il est vrai de dire cependant que la sexualité est toujours implicitement présente dans les formules péjoratives utilisées par Huysmans. André, envisageant son passé qui est loin d'être satisfaisant, aura cette pensée :

« Dieu de Dieu! quel tas de boue l'on remue quand on se reporte en arrière ».

*En ménage*, III, p. 60

Et, considérant plus largement la société de son temps, il aura cette réflexion qui relève tout à la fois d'une critique acerbe et d'une dépréciation certaine :

« Jeanne ne serait pas à Londres si je l'avais aidée, et il comprit presque l'ignominie de la foule, l'abjection de la société buvant le nez dans la boue, à plat ventre, l'ordure, sacrifiant l'amitié, les convictions, tout, à cet argent qui rend impeccable et grandiose, qui domine les tribunaux méprisés et les bagnes, qui fournit à tout particulier, au choix, les joies considérées de la famille ou les noces enviées des riches! »

*Ibid.*, XII, p. 300



Dans *En route*, l'équivalence entre la luxure et la boue sera encore plus nettement affirmée. A cause du péché de la chair, l'être humain devient lui-même une boue répugnante. La décomposition à laquelle la chair est promise permet aussi de considérer le corps comme une boue. C'est d'ailleurs la mission de l'Eglise que d'arracher l'individu à sa déplorable condition, au cours de son existence comme au moment de la mort :

« Et l'Eglise ne défailait point dans cette tâche. Devant cette boue de chair, tassée dans une caisse, elle pensait à la voierie de l'âme et s'écriait : « Seigneur, des portes de l'enfer, arrachez-la... »

*op. cit.*, I, p. 24

Cet arrachement à la boue est synonyme de la conversion elle-même. Encore faut-il la grâce de Dieu pour que cela soit possible et effectif. Et on pourrait retrouver l'image de la décantation au terme de laquelle l'être sera lavé, émondé, épuré. L'Eglise est là pour aider le pécheur en lui répétant constamment qu'il doit proscrire ses boues. Elle est là pour l'aider « à s'en sortir », selon l'expression courante qui est si juste dans le débat qui nous occupe. L'abbé Gévresin dira à Durtal une première fois :

« - Perdre son âme pour le plaisir de projeter un peu de boue hors de soi, car c'est cela votre amour humain ! quelle démente ! »

*En route*, V, p. 120

avant de lui faire cette injonction :

« Mais, sautez, par l'esprit au-dessus de vos boues... »

*Ibid.*, VI, p. 140

Et Durtal, avant la confession et la communion, se fera la réflexion suivante près de l'étang en forme de croix :

« ...songeant à son âme qui était, ainsi que cet étang, tannée, salie par un lit de feuilles mortes, par un fumier de fautes, il plaignait le Sauveur qu'il allait convier à s'y

baigner, car ce ne serait même plus le martyr de Golgotha, consommé sur une éminence, la tête haute, au jour, en plein air, au moins! mais ce serait par un surcroît d'outrages, l'abominable plongeon du corps crucifié, la tête en bas, la nuit, dans un fond de boue! »

*Ibid.*, III, p. 87 (2<sup>e</sup> partie)

« *L'abominable plongeon, la nuit, dans un fond de boue* », oui, avec l'obscurité (et le froid est sans doute supposé), cette substance visqueuse qu'est la boue, est bien liée à une « *sur-misère* ». C'est d'ailleurs à ce moment-là que Durtal envisage de se noyer dans cet étang...

Mais ne fallait-il pas que, d'une certaine façon, la boue soit sublimée, pour que, dans un renversement radical, la conversion précise l'arrachement à cet enlèvement morbide - arrachement auquel elle peut être, finalement, identifiée. Cette sublimation pourrait être dans *La cathédrale* :

« ...un singulier parfum où revenait, dans un souvenir de terre humide, un relent de cire chaude... »

*op. cit.*, IV, p. 120-121

Avec ce « *souvenir de terre humide* » perçu dans la crypte de Notre-Dame de Chartres, l'eau et la terre sont entrées, si l'on peut dire, dans une composition discrète, légère, presque aérienne. Elles peuvent même se fondre en une autre matière molle comme la cire qui, étant une substance liturgique, n'est pas susceptible d'introduire une dépréciation, mais au contraire nous met sur la voie d'une valorisation.

Sans doute ne s'agit-il encore que d'un indice ténu, comme pour ces « *alluvions de la foi* » rencontrés dans *En route* (II. p. 50). Mais l'alliance de l'eau et de la terre, si certaines conditions sont réunies, peut inverser ses valeurs négatives. Celles-ci atteignent à un maximum avec la répulsion de la boue qui est, pour André Jayant comme pour Durtal, à des moments de détresse, répulsion d'eux-mêmes. Nous avons établi, en étudiant dans *En route* les déterminations imaginaires de la conversion (cf. notre article déjà cité) que la boue n'était pas toujours pour Huysmans une substance assez

répugnante pour exprimer la répugnance de soi-même. Il lui fallait aussi des composés encore plus dévalorisants comme les liquides gras, les excréments et le pus. Mais nous n'examinons ici que l'association de l'eau et de la terre et nous montreront maintenant que les faibles indices d'un renversement possible des valeurs négatives de l'eau et de la terre trouvent une confirmation lorsque l'on étudie d'autres métaphores.

### 3. La valorisation de l'eau et de la terre

#### *3.1. La réconciliation des contraires*

L'hypothèse que nous avons formulée au début de cette analyse, à savoir que l'association de l'eau et de la terre pourrait tenir son extrême négativité du fait que l'élément liquide serait susceptible de refroidir l'élément solide, et celui-ci d'assombrir celui-là, c'est-à-dire qu'il y aurait dans cette association accumulation des malheurs symétriques du froid et du sombre, mérite d'être à présent reconsidérée. La contradiction des deux matières, leur conflit irréductible, résiderait dans ce double déterminisme qui empêcherait peut-être, au plus profond de l'affectivité de Huysmans, le développement d'une imagination pétrisseuse capable de donner à des compromis d'eau et de terre une forme volontaire, et ainsi de conjurer ce que nous appellerions une « malédiction de la pâte ».

Le premier signe de la validité de cette hypothèse réside dans la constatation que nous pourrions faire à propos du froid, du chaud et du tiède. La tiédeur est généralement associée avec le bien être et, notamment, comme nous l'avons vu, les valeurs négatives de l'obscurité et du froid sont inopérantes dans la crypte de Notre-Dame de Chartres. Il existe donc un lieu, situé sous terre, où s'abolit la contradiction, où cesse le conflit matériel, et cela peut sembler paradoxal puisque, précisément, un tel lieu pourrait combiner les caractéristiques de la fraîcheur humide avec celles de l'obscurité, ce qui le rendrait redoutable plutôt qu'enviable. S'il en est ainsi, c'est bien sûr parce que la

crypte de la cathédrale est un endroit très particulier où les malheurs de l'eau ne sont pas susceptibles de s'ajouter à ceux de la terre, comme ce serait le cas, par exemple, pour un caveau ou pour une cave humides, obscurs et froids. La crypte est une configuration spatiale et imaginaire qui, en quelque sorte, sépare les deux principes opposés de la fraîcheur humide et de la terre sombre, et leur en substitue un autre plus rassurant et apaisant, celui de la tiédeur. C'est cette séparation et c'est cette substitution qui permettent la réconciliation des contraires... Finalement, la crypte est un refuge, un endroit où, bien que présentes, l'eau et la terre ne se mélangent pas. En anticipant sur l'alinéa suivant, nous dirions qu'elle est une berceuse, un radeau, un havre et surtout un port. Elle devient un de ces lieux limites où l'union maléfique de l'eau et de la terre est impossible.

C'est dans *En route* que nous trouvons les marques les plus tangibles de cette réconciliation des contraires. Nous verrons que pour que celle-ci soit effective, il faut qu'il y ait ce double processus de séparation et de substitution dont nous venons de parler. Cela ne veut pas dire que l'association de l'eau et de la terre cesse d'exister. Mais, dans les faits, ce n'est pas d'abord une composition des deux matières qui est prise en considération, c'est parce que l'eau et la terre auront été différenciées qu'elles pourront fusionner l'une avec l'autre sans conséquences néfastes. Et pour qu'il en soit ainsi, il faudra aussi la puissance de Dieu, car il s'agit rien moins que de réconcilier la fluidité inconsistante et froide de l'eau avec la stérilité immobile et sombre de la terre. Telle sera la condition supra-humaine pour n'obtenir ni de la terre grasse, ni d'autres composés équivoques comme les alluvions, ou immondes comme la fange et la boue.

Le vers recopié par le narrateur de la première version de *Sac au dos* : « *On monte au ciel par un chemin de pleurs* », prend tout son sens si les pleurs imprègnent ce chemin mais n'en changent pas fondamentalement la consistance. Ainsi pourra-t-on peut-être dire de cette pérégrination mystique, ce que Huysmans dit dans *En route* (II., p. 50) de « *cette merveille du plain-chant : le Credo* » :

« C'était à la fois lapidaire et fluide, indestructible... » :

Mais il est bien certain qu'il n'existe rien dans la réalité qui soit à la fois « *lapidaire et fluide* », ce ne peut être que la divinité qui en assure la possibilité.

C'est ainsi que dans le même livre (V, p. 117), décrivant Saint-Séverin, Huysmans fera dire à Durtal :

« A Saint-Séverin, j'ai bien éprouvé déjà cette sensation d'une assistance s'épandant des piliers et coulant des voûtes... »

Et qu'il ajoutera un peu plus loin (V, p. 118) en parlant du même édifice :

« ...c'est la pierre imprégnée, c'est l'église même qui vous reconforte... »

L'exemple le plus probant de cette réconciliation des contraires se trouve d'ailleurs dans le même passage. Parlant cette fois de Notre-Dame des Victoires (V, p. 117), Huysmans prête à Durtal cette expérience à la fois physique et spirituelle très particulière :

« ...l'on sent le souffle des âmes qui vous environne. Si réfractaire, si humide que l'on puisse être, l'on finit par prendre feu à ce contact et l'on s'étonne de se trouver tout à coup moins vil... »

Il nous semble qu'il s'agit d'un véritable prodige. Si le terme « *réfractaire* » peut renvoyer à la pierre, donc aussi à la terre, et bien sûr le terme « *humide* » à l'eau, n'est-ce pas extraordinaire d'imaginer une puissance capable d'enflammer des substances ininflammables...?

Dans un registre un peu différent, mais qui recoupe nos propos précédents, ne faut-il pas admettre que c'est dans un moment où Durtal se retrouve sec, aride, (ce qu'il se reproche parfois), dur comme la pierre, que, Dieu venant à son aide, il réussit, juste avant la confession et la communion : « *à faire*

*sortir du sol de son être un jet de larmes* » 4... ? — Le rapprochement avec « *le chemin de pleurs* » s'impose.

On peut aussi penser, en l'absence de toute précision sur la nature et la consistance de ce « *sol* », étant donné la proximité sur la même page (sept lignes plus haut) de « *l'abominable plongeon, la nuit, dans un fond de boue* » auquel Durtal craint de convier le Sauveur, que l'expression renvoie à une sorte de décantation. Ce serait quoi qu'il en soit une figure de la séparation assignant aux deux matières, l'eau (« les larmes ») et la terre (« le sol »), une co-présence non conflictuelle parce que la distinction de l'une et de l'autre peut être faite. Sans doute faudrait-il imaginer « *les alluvions de la foi* », non comme des dépôts de ces deux matières mêlées, mais comme la somme de toutes les expériences où les larmes du repentir ont marqué l'arrachement, et même la délivrance, d'un « *sol* » ou trop glaiseux ou trop rocailleux...

Cette co-présence non conflictuelle, stable, de l'eau et de la terre, est particulièrement illustrée par l'aspiration à une berge, un havre, une rade, un port, qui est manifeste pour la plupart des personnages huysmansiens. Mais ici, à l'encontre de l'extraordinaire fusion de l'eau et de la pierre (littéralement, il s'agit de la substitution du feu à ces deux éléments antagoniques), fusion qui ne peut être l'oeuvre que de Dieu seul, cette mise à distance et cependant à proximité des deux matières est envisageable par la créature elle-même. Ce qui va donner à la réconciliation une signification beaucoup plus précaire, mais atteindre à une berge, à un havre, à une rade, à un port, n'est-ce pas aussi, en quelque façon être sauvé ?

### 3.2. *La berge, le havre, la rade, le port*

Dans les deux versions de *Sac au dos* lorsque le narrateur réussit, après en avoir été séparé, à rejoindre son compagnon à l'hôpital d'Evreux, nous trouvons les mêmes expressions, le

---

4. *En route*, III., p. 87.

nom seul de cet ami a été changé, et nous pouvons notamment lire cette phrase :

« Le reste de l'hôpital se compose de quelques vieillards gâteux ou toqués, de quelques hommes rachitiques ou bancroches, et d'un grand nombre de soldats, épaves de l'armée de Mac-Mahon, qui, après avoir roulé d'ambulances en ambulances, étaient venus échouer sur cette berge<sup>5</sup> ».

Les « *épaves* » nous renvoient à la thématique de l'eau, elles sont à rapprocher de la « *dérive* » et du «  *naufrage*  » qui reviennent souvent sous la plume de Huysmans, et sans doute le verbe « *rouler* » à la thématique de la terre. Quoique les flots puissent parfaitement rouler des débris hétéroclites, à cause de l'allusion à une situation aussi chaotique que dérisoire et au fait que les ambulances se déplacent sans but défini, il n'est pas interdit de penser au proverbe : « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Si cette analyse est acceptable, alors la « *berge* » apparaît comme une solution apportée aux difficultés et à l'absurdité de la situation des soldats de Mac-Mahon, mais également à la situation du narrateur qui vit, lui aussi, des tribulations hasardeuses. Et ces bienfaits provisoires pourraient coïncider avec la fin, elle aussi provisoire, du conflit entre l'eau et la terre.

Deux autres occurrences présentent plus de netteté eu égard à cette signification. Le mot « *berge* » sera employé immédiatement après un renvoi explicite à l'eau et à la terre, et il s'agira incontestablement d'exprimer la fin momentanée d'un état incertain et douloureux.. La première se trouve dans *En ménage* (XIII. p. 322) et est relative au couple que forment Cyprien et Mélie, plus particulièrement à l'existence qui fut celle de Mélie avant sa rencontre avec le peintre :

« Ils formaient, à eux deux, un concubinage modèle, basé sur une réciproque indulgence, une union ... (...) ... organisée par une femme qui n'était plus jeune et qui n'avait, au travers des noces subies comme on supporte les

5. pp. 170-171 pour la 1ère version ; p. 224 pour la seconde.

fatigues d'un périlleux métier, poursuivi qu'une idée, qu'un but, découvrir un homme qui consentirait à la tirer de l'eau et à la mettre au sec sur une berge ».

Nous pouvons aisément penser que « *l'eau* » d'où Mélie (qui est une ancienne prostituée) a été tirée, était une eau fangeuse, puisque le rapprochement s'impose entre la luxure et la boue. Nous avons d'ailleurs vu (ci-dessus, III. 2.) que M. Désableau n'hésitait pas à dire que cette pauvre femme était une « *boue* ».

La seconde occurrence est encore plus nette. Il s'agit de cette réflexion que Huysmans prête à Durtal dans *En route* (VI, p. 162) :

« Cette idée de couvents le tirant par compassion de la bourbe où il s'enlisait, le ramenant par charité sur une berge, l'exalta ».

Un commentaire n'est pas nécessaire pour établir que la « *berge* » est une sorte de rempart contre l'eau et la terre mêlées, et par conséquent qu'elle permet d'entrevoir une vie moins sujette aux vicissitudes et aux malheurs divers qui s'abattent sur le personnage.

\*

Dans le contexte immédiat évoqué par ces deux citations :

« Ce collage qu'il avait péremptoirement repoussé, lui apparut comme un havre... »

*En ménage*, XII., p. 303

« Chartres n'était-il pas une sorte de havre conventuel.. ».

*La cathédrale*, VIII., p. 299

L'allusion à l'eau et à la terre n'apparaît pas. Il est difficile de relier directement, comme tout à l'heure pour le mot « *berge* », le mot « *havre* » à l'association des deux matières. Mais le collage auquel pense André Jayant dans *En ménage*



rappelle celui de Mélie et de Cyprien dans le même livre. Et la référence à la vie conventuelle est commune aux deux occurrences concernant Durtal : celle de *La cathédrale* que nous venons de citer, et celle d'*En route* que nous avons citée précédemment à propos de la « *berge* ». On peut donc supposer, et les indices sont assez nombreux, que, d'une manière générale, pour Huysmans, vivre c'est plus ou moins patauger dans une vase gluante. Le « *havre* » peut bien alors apparaître comme un refuge qui permet de se garantir temporairement des avatars du destin.

Ces avatars sont fréquemment métaphorisés par le malaise et la répulsion éprouvés devant un composé informe d'eau et de terre. Dans l'imaginaire huysmansien, ce composé gluant n'appelle pas la volonté de lui conférer une apparence satisfaisante par un contact et un effort, il suscite au contraire un mouvement de recul. Il s'agit alors de s'en tenir à distance et d'en conjurer les maléfices en trouvant une protection sur une limite qui sépare l'eau et la terre puisque l'imaginaire huysmansien n'a pas de velléités pétrisseuses.

Un exemple pris dans *Marthe* (le premier roman publié), montre de manière précise qu'il y a un rapport indéniable entre le « *havre* » et la boue. Marthe s'est séparée de Léo. Un jour pourtant elle vient le retrouver chez lui, et ils essaient sans trop de succès de revivre « *leurs anciennes ivresses* » (X, p. 119). Pendant ce temps, la maîtresse actuelle de Léo vient frapper à sa porte et il ne lui répond pas. Quelques lignes lui sont cependant consacrées, nous apprenons qu'elle est une femme effacée, qu'elle est mariée, que son mari la bat mais qu'elle tient malgré tout à cet homme avec qui elle aurait voulu avoir des enfants. Puis (X, pp. 118-119) nous avons cette phrase :

« Elle eut été insupportable si elle n'avait servi au poète de havre où il renfloua sa barque en détresse ».

La mention de l'eau est indubitable. Mais, dans les circonstances où nous sommes, il ne faut pas oublier que Marthe, qui se trouve avec Léo dans l'appartement, est devenue une prostituée (« *une fille traînée dans tous les cloaques de la*

*ville* » dira Huysmans un peu plus loin, page 119). Le rapprochement avec la boue, par la luxure, une fois encore s'impose.

C'est donc ici un contexte assez comparable à ceux que nous avons pour le mot « *berge* », même si le « *havre* » dont il est question n'est pas envisagé par Marthe mais par un Léo à la dérive. Qui peut dire qu'elle ne rende pas visite à son ancien amant dans l'espoir qu'il l'aiderait à sortir de la boue ?

\*

La « *berge* », le « *havre* », tendent à définir une période et un espace propices à des conditions de vie plutôt satisfaisantes. Il en sera de même pour la « *rade* » :

« Abandonnés par tout le monde, dès la débâcle, ils pensèrent à chercher un abri, une rade, où ils pourraient jeter l'ancre et se concerter, pendant un passager armistice, avant de rentrer à Paris pour commencer la lutte ».

*En rade*, I, p. 6

Mais, à la fin du livre, les mêmes personnages qui cherchaient un « *abri* », constateront que la campagne de Lourps n'en était pas vraiment un. A aucun moment il ne s'agira d'un refuge assez sécurisant pour leur faire oublier la « *débâcle* »<sup>6</sup> qui les avait menés là. Et ce que Jacques Marle croyait être un « *armistice* » n'aura été qu'une autre sorte de conflit :

« Assis au fond, sur un tas de foin, Jacques examinait ces paysans qu'il espérait ne plus jamais revoir. -Ils me consolent de quitter cette misérable rade où j'étais presque à l'abri, pensait-il, car, canailles pour canailles, je préfère tout de même en fréquenter de plus acérées et de plus souples ».

*Ibid.*, XII, p. 26

---

6. Ce terme implique, outre l'idée d'un désordre conséquent, celle d'une composition hétérogène d'eau, de terre et de débris divers.

Les « *berges* », les « *havres* », les « *rades* », ne sont pas des abris sûrs. Jacques Marle constate la précarité de la « *misérable rade* » qu'il avait cru atteindre. Il ne s'agissait que d'une sécurité provisoire et à certains égards illusoire, peut-être parce que ces lieux impliquent toujours, malgré la séparation qui est faite, la co-présence de l'eau et de la terre.

Une berge est : « le bord relevé, escarpé d'une rivière ». Un havre est « un port de mer quelconque », mais autrefois ce vocable ne désignait que les ports qui sont à sec à marée basse. Une rade est « une étendue de mer enfermée en partie par des terres plus ou moins élevées »<sup>7</sup>. On peut donc penser que ces emplacements naturels sont toujours susceptibles d'être modifiés par les forces de la nature, et que c'est la raison pour laquelle ils ne représentent qu'une possibilité de sécurité des plus précaires. Chez ce naturaliste que fut Huysmans, on relève une grande méfiance vis-à-vis de l'ordre naturel. Sans doute cette méfiance envers la Nature fait-elle paradoxalement intrinsèquement partie du mouvement naturaliste qui tenait en principe que la connaissance des lois des phénomènes naturels permettrait de les maîtriser. Or, ne fallait-il pas craindre profondément les manifestations naturelles pour vouloir mettre entre soi et la Nature toute la certitude dogmatique de la science positive ?

Dans l'imaginaire huysmansien, les « *berges* », les « *havre* », et les « *rades* », sont des limites fragiles entre l'eau et la terre, ce sont des remparts, certes, qui impliquent une séparation entre l'eau et la terre, mais une séparation toute transitoire. Lorsque le temps se détériore, les terres s'imbibent d'eau, les deux éléments se mélangent et retournent à un état pâteux pour lequel Huysmans éprouve une véritable aversion. Remparts d'argile, remparts fragiles.

Les « *berges* », les « *havres* », les « *rades* », sont des quasi synonymes dans l'œuvre de Huysmans parce que, potentiellement, ils ne constituent pas des abris durables. L'auteur d'*En rade* avait lui-même l'intuition de cette quasi synonymie. Dans une lettre reproduite par Lucien Descaves à

---

7. Ces définitions sont empruntées au dictionnaire Littré, édition de 1958.

la suite de ce livre (p. 274), Huysmans écrivait en relatant les séjours qu'il fit à Lourds avec Anna Meunier :

« C'est quand même, en dépit du dépotoir pécuniaire où une diabolique providence nous plonge, comme des mouillettes dans un oeuf, un havre de quelques secondes, une rade provisoire moins réelle, -une halte contre les poursuites de la muflerie ». <sup>8</sup>

On remarquera que les « *mouillettes dans un oeuf* » peuvent suggérer quelque chose de gluant fort propre à entraîner la répulsion de Huysmans. Etant donné les similitudes que nous avons observées entre la « *berge* », le « *havre* », et la « *rade* », il serait possible d'ajouter à cette phrase, à la suite de la mention du « *havre de quelques secondes* » et de la « *rade provisoire* », celle d'une « *berge précaire* ».

\*

S'il s'avère que la « *berge* », le « *havre* », et la « *rade* », parce qu'il s'agit de configurations essentiellement réelles et naturelles n'offrant qu'une séparation incertaine de l'eau et de la terre, déterminent une foncière défiance, le « *port* » pourra apparaître comme une configuration un peu différente puisque de nombreux aménagements contribuent à en faire une protection plus solide. Un port suppose des quais et des jetées, autant d'ouvrages de maçonnerie qui lui assignent une durée et qui le mettent à l'abri des intempéries. C'est une construction artificielle qui empêche l'eau et la terre de se mélanger. Si l'on accepte cela, et toutes les marques de fragilité, d'existence provisoire, dévolues par Huysmans aux « *berges* », aux « *havres* », et aux « *rades* », invitent à le faire, alors on pourra lire, en y mettant toutes les valeurs imaginaires qu'elle contient, cette citation d'*En route* (II, p. 43) :

8. L. Descaves ne donne ni le nom du destinataire de cette lettre, ni la date de sa rédaction. Et Huysmans n'a-t-il pas voulu écrire : « *une rade provisoire (au moins réelle)* » ?

« Ah! reprenait-il, quand je songe à cette horreur, à ce dégoût de l'existence qui s'est, d'années en années, exaspéré en moi, comme je comprends que j'aie forcément cinglé vers le seul port où je pouvais trouver un abri, vers l'église ».

Les vicissitudes, le chaos, le caractère inconsistant de la vie peuvent être dépassés si, après tant de déboires on touche enfin au port, comme après une traversée périlleuse. Mais un port, dans les Pyrénées, c'est aussi un col. Par conséquent, le « port », pourrait être, dans l'imaginaire Huysmansien, le terme espéré d'une pénible et hasardeuse traversée aussi bien maritime que terrestre.

## 5. Conclusions

« Certains psychismes obérés disent leur malheur par le style même de leurs images ».

G. Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, p. 114.

Images plus ou moins nettes, plus ou moins précises, les images de composés d'eau et de terre, viennent sous la plume de Huysmans pour exprimer une profonde détresse existentielle. Nous pouvons remarquer que pour lui le malheur ontologique oscille entre l'excès de sécheresse et l'excès d'humidité.

\ Nous aurions pu espérer que la pâte, faite d'eau et de terre, puisse réaliser un équilibre matériel concomitant avec un équilibre psychologique. Mais il n'en est rien. L'imagination de Huysmans ne pèse pas les matières avec des balances fiables, en répartissant équitablement une juste quantité d'eau avec une juste quantité de terre. Il y a toujours trop d'eau et pas assez de terre, ou pas assez d'eau et trop de terre. Il y a toujours conflit parce qu'il y a mécompte. Le plus souvent, si l'eau et la terre viennent à se rencontrer, il en résultera une substance informe, soulevant un dégoût, un écoeuement, une répulsion.

L'eau pour Huysmans n'adoucit pas la terre, ne « l'attendrit » pas, comme l'énonce Bachelard (*L'eau et les*

*rêves*, p. 143) et ne la rend pas fertile. Réciproquement, la terre ne fixe pas l'eau, n'empêche pas son écoulement infini et vain comparable à la fuite monotone des jours. Ou, si elle la retient, c'est pour la rendre stagnante et croupissante, c'est-à-dire pour tendre ce piège redoutable qu'est l'enlèvement. Fange et boue, cloaque et marais, donnent pour Huysmans un même dérivé imaginaire, l'adjectif putride. Ils évoquent la décomposition et la maladie. Et la maladie est horrible si l'on se souvient que « *marais* » vient du latin « *palus* » qui a donné « *paludisme* », et a été repris par l'anglo-saxon pour donner « *malaria* »<sup>9</sup>.

La détresse existentielle génère les images d'un malheur cosmologique en ce que, finalement, le conflit entre l'eau et la terre est celui de la création elle-même. Cela revient aussi à dire que l'être humain n'a pas sa place dans la Nature, que le monde lui est hostile autant qu'il est lui-même, puisqu'il est fait de ces deux éléments, engagé dans un conflit irrémédiable. Si le monde est hostile, on peut d'abord songer à le transformer : le Naturalisme a pu représenter pour Huysmans une possibilité intellectuelle pour limiter cette hostilité. Mais si le doute s'installe, et si le sentiment de l'échec domine, il ne reste plus qu'à surmonter cette situation désespérée en appelant à l'intercession divine. Elle seule est à même de résoudre l'antinomie des deux matières exprimant le désordre du monde et de l'individu.

Il n'y a pas de refuges sûrs en ce monde. Pas de « *berges* », pas de « *havre* », pas de « *rade* », qui ne s'écroulent ou disparaissent. Mais il y a un « *port* », l'Église, où l'on aborde brisé, fourbu, harassé, malade et à bout de forces. La conversion est alors figurée par un itinéraire qui modifie des valeurs imaginaires.

Mais il y a plus encore, Huysmans a horreur de ce qui est pâteux, il n'est pas lui-même « malléable », ni par les puissances de l'homme (celles de la science, par exemple), pour lesquelles il éprouve une méfiance croissante, ni même par la puissance divine. Il résiste, il renâcle et se raidit sans cesse.

9. Etymologie donnée par le Littré, édition de 1958.

Bachelard écrit, une nouvelle fois sous forme d'axiome :

« Qui manie la pâte de bonne heure a des chances de rester une bonne pâte ».

*La terre et les rêveries de la volonté*, p. 108-109

Huysmans n'est pas une « *bonne pâte* », même sous la main de Dieu, parce que pour lui il n'existe pas de bonne pâte. Il demande donc à Dieu de faire un effort supplémentaire. Puisque l'alliance de l'eau et de la terre est toujours négative, il demandera à Dieu de réaliser l'alliance de l'eau et de la pierre. A cela il reconnaîtra la manifestation du Tout-puissant. Et c'est bien ce qu'il constate dans la crypte de Notre-Dame de Chartres, ou ce qu'il ressent en entendant chanter le « Credo » :

« C'était à la fois lapidaire et fluide, indestructible... »

*En route*, II, p. 50

On peut voir là une manière de discréditer l'ordre naturel pour accréditer l'ordre surnaturel. Surtout si l'on prend en compte la transmutation par le feu de ces deux éléments incapables de brûler. Et c'est bien dans ce paradoxe imaginaire que doit se lire et se comprendre l'incommensurable puissance du Créateur. Il faut sans doute y lire et y comprendre aussi que, pour Huysmans, seule une surhumaine manifestation de la divinité était crédible, et que tout ce qui est humain, à quelques rares et brèves exceptions près, devait être proscrit pour cause d'insignifiance, de dérision et de médiocrité.

Le Dieu de Huysmans n'est pas celui de l'imagerie populaire qui avec un peu d'eau et de terre a créé l'homme après avoir créé le monde avec ces deux matières. Le Dieu de Huysmans est vraiment une puissance transcendante parce que capable de transcender Sa créature et Sa création.



**REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES**

- C'est le premier vers d'une chanson de Cl. NOUGARO :

« *Un peu de boue, un bout de ciel / Couché debout, pauvre mortel....* » qui a fourni le titre de cette étude.

- Les oeuvres de G. BACHELARD sont édités par José CORTI.
- Pour J.-K. HUYSMANS les citations renvoient à l'édition de ses oeuvres complètes par Slatkine, en 1976.